

## **Troisième partie : Capital contre nature**

### **A) Épuisement : Marx et la rupture métabolique**

**K. Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Paris, Vrin, 2007**

L'être humain n'est pas seulement un être naturel, il est un être naturel *humain* ; c'est-à-dire un être qui est pour lui-même, donc un *être générique*, et qu'il lui faut se confirmer et s'activer comme tel aussi bien dans son être que dans son savoir. [...]. La nature n'est ni objectivement ni subjectivement présente de façon immédiatement adéquate à l'être humain. Et de même que tout ce qui est naturel doit être *engendré* (*entstehn*), de même l'être humain possède son acte d'engendrement (*Entstehungsakt*), l'*histoire* [...]. L'histoire est la véritable histoire naturelle (*Naturgeschichte*) de l'être humain. (p 167).

**K. Marx, *Le Capital*, Livre I, Paris, PUF, 1996**

Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa propre vie. Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature. Il développe les potentialités qui y sont en sommeil, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qu'elle recèle. (p. 199-200)

Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. [...] Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. [...]. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse: la terre et le travailleur. (p. 566-567)

### **B) Réchauffement : le capitalisme fossile**

**Andreas Malm, « Les origines du capital fossile : le passage de l'eau à la vapeur dans l'industrie du coton britannique » in *L'anthropocène contre l'histoire*, Paris, La Fabrique, 2018.**

« Alors que le monde est au bord d'une catastrophe inimaginable du fait du réchauffement climatique, il est grand temps de réexaminer les origines de notre situation. Pour le dire simplement, comment en est-on arrivé là ? Pourquoi les économies modernes ont-elles été mises sur la voie d'une consommation toujours plus grande de combustibles fossiles ? C'est la question de l'émergence de *l'économie fossile*: une économie caractérisée par une croissance soutenue fondée sur une consommation croissante de combustibles fossiles, et générant par conséquent une croissance soutenue des émissions de dioxyde de carbone. Défini en ces termes, le concept renvoie à une expansion dans l'échelle de la production matérielle obtenue grâce à une expansion de la combustion de charbon, de pétrole et/ou de gaz naturel. S'agissant de changement climatique, l'expression « *business-as-usual* » (« les affaires continuent comme d'habitude ») est couramment employée pour parler de l'économie fossile. Aussi « habituelles » que puissent apparaître aujourd'hui ces « affaires », il ne s'agit pas d'un fait naturel, ni d'un produit de l'histoire géologique ou biologique. C'est ce que nous montrent les éclairages ontologiques fondamentaux de la science du climat et du reste, les combustibles fossiles devraient, par leur définition même, être compris comme un rapport social : aucun morceau de charbon et aucune goutte de pétrole ne s'est jamais transformé de soi-même en énergie. Aucun être humain ne s'est encore engagé dans une extraction systématique à grande échelle de l'un ou de l'autre pour satisfaire des besoins vitaux. En réalité, la production de marchandises et le travail salarié ou forcé sont des éléments constitutifs des combustibles fossiles. Une tâche scientifique fondamentale serait donc d'écrire une histoire sociale du *business-as-usual*, ou – pour le dire autrement – de l'économie fossile ».

« Les capitalistes du coton se sont délivrés des contraintes de l'énergie hydraulique, ils ont gagné la mobilité qui leur était nécessaire pour trouver – et pouvoir renvoyer – les ouvriers, et ils se sont libérés de ce que Henri Lefebvre appelait l'« espace absolu » pour entrer dans sa contre-dimension « abstraite ». L'espace absolu « consiste en fragments de la nature, en lieux élus pour leurs qualités intrinsèques (caverne ou sommet, source ou rivière) [...]. Ensuite l'historicité brise définitivement la naturalité en instaurant sur les ruines de celles-ci l'espace de l'accumulation<sup>1</sup> » Ainsi a émergé l'*espace abstrait*. Au lieu de se déplacer humblement jusqu'aux sommets ou aux rivières et d'y installer ses entreprises, le capital a produit une matrice de nœuds et d'artères dans *ses propres* circuits. [...] Mais même l'espace abstrait doit bien *in fine* reposer sur la nature. Seuls les combustibles fossiles ont les caractéristiques qui permettaient sa formation. Ils ne sont pas répandus à la surface du paysage naturel, pas tissés de manière à constituer ses propriétés qualitatives, mais concentrés dans des gisements sous le sol, hors du monde de l'habitation humaine et de la variété visible. Leur propriété la plus concrète est leur caractère abstrait. Tout en étant attaché à des sites propres, non reproductibles – les veines, en l'occurrence –, le charbon est enfoui loin de l'espace absolu des humains, comme la relique d'un paysage mort et enterré depuis longtemps. C'était la matière première optimale pour les débuts de l'abstraction spatiale. Parce qu'il était concentré dans des sites souterrains sans autre emploi ou signification, le charbon pouvait être mis au jour des terriens sous forme de fragments, passant de main en main, circulant librement au sein des cycles de la marchandise et libérant les forces de l'accumulation. »

---

<sup>1</sup> H. Lefebvre, *La Production de l'espace*.

### C) Mise au travail : l'écologie-monde capitaliste

Jason W. Moore, « La nature du capital. Un entretien avec Jason Moore », *Période*, disponible en ligne sur : <http://revueperiode.net/la-nature-du-capital-un-entretien-avec-jason-w-moore/>

« L'idée que les humains sont en dehors de la nature a une longue histoire. C'est une création du monde moderne. De nombreuses civilisations avant le capitalisme ont eu le sentiment que les hommes étaient une espèce à part mais aux 16e, 17e et 18e siècles, une idée très puissante a émergé et s'est implantée au travers de la violence impérialiste, de la dépossession des paysans, et de toute une série de recompositions de ce que signifie être humain, en particulier avec les divisions de race et de genre : l'idée selon laquelle il y avait quelque chose comme une « société civilisée » pour reprendre l'expression d'Adam Smith, qui incluait seulement certains humains. La plupart des hommes étaient encore catégorisés sous le concept de « Nature », autrement dit, ils étaient considérés comme des forces devant être contrôlées, dominées, mises au travail – et donc civilisées. Cela peut sembler très abstrait, mais le monde moderne se basait réellement sur cette idée que certains groupes d'hommes pouvaient prétendre à faire partie de la « Société » mais que la plupart appartenaient à la « Nature », avec un grand N. C'est une idée très puissante. Elle ne s'est pas imposée simplement parce que des scientifiques, cartographes ou dirigeants coloniaux ont décidé qu'il s'agissait d'une bonne idée, mais du fait d'un vaste processus qui englobe le marché et l'industrie, l'empire et les nouvelles visions du monde qu'accompagne une conception étendue de la révolution scientifique. »

« Le capitalisme traite une partie de l'humanité comme sociale – celle qui existe à l'intérieur du rapport monétaire, et s'y reproduit. Cependant – et il s'agit là d'un aspect moins intuitif – le capitalisme est également un îlot de production et d'échange de marchandises au sein d'un paysage plus large d'appropriation de travail/énergie non-payé. Tout procès de travail – celui disons d'un travailleur chinois de Shenzhen ou d'un ouvrier automobile de Détroit il y a 70 ans – repose sur l'appropriation d'un travail/énergie non payé fourni par le reste de la nature. [...] Le problème du capitalisme aujourd'hui est que les opportunités d'appropriation de travail gratuit – celui des forêts, des océans, du climat, des sols ou des êtres humains – se réduisent dramatiquement, alors même que la masse de capital parcourant le monde à la recherche de lieux à investir est de plus en plus grande. [...] On a d'un côté cette masse énorme de capital demandant à être investie et de l'autre cette réduction considérable des opportunités d'exploitation de travail gratuit. »

« Je suis donc arrivé à la conclusion que le capital fonctionne à travers deux stratégies d'accumulation. L'une est l'accumulation par capitalisation, centrée sur *l'exploitation* de la force de travail : la production de la valeur au sein du circuit du capital. L'autre concerne l'accumulation par appropriation, centrée sur *l'appropriation* du travail non-payé : le travail non-payé des humains *et* le travail non-payé des natures qui se reproduisent à l'extérieur du circuit du capital. »